

**Georges Tissot, *Le jour est seul ici*, Sudbury, Prise de parole, 1993, 48 pages**

**Andrée Lacelle**

---

Number 73, September 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42973ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Lacelle, A. (1993). Review of [Georges Tissot, *Le jour est seul ici*, Sudbury, Prise de parole, 1993, 48 pages]. *Liaison*, (73), 43–43.

tive : «À la tempe bleue / des ajours du temps / un papillon orant». Il règne ici une délicatesse cultivant à l'occasion le mot rare : «la flamme blanche / brûle au coeur du vide laiteux / où plangore le feu» (...) «fluence du temps / dans les buissons polypiers / où rêvent des comètes mortes». Aussi l'auteure, nomade des grandes traditions de l'Esprit, invite au périple, longeant les rives archaïques des millénaires où l'être humain, un jour, a accosté, et qui sait, encore aujourd'hui, quand elle ou il s'attarde à la périphérie du temps, et consent à séjourner dans l'Ailleurs pour y chercher son âme : «Le sourire désincarné / du Bouddha d'émeraude», le Xst ou «le souffle bleu en attente de la Parousie», Kronos, Alcheringa ou le temps du rêve chez les aborigènes d'Australie, et d'autres allusions à la sphère spirituelle et au temps aboli.

Il faut signaler la double présence de la forêt et du blanc, qui occupe ici un espace inentamable : la forêt non pas menaçante et dévoreuse, mais plutôt saisie dans sa symbolique faste, celle du temple, lieu de ressourcement, de douceur secrète et ombreuse : «seule une fleur fantôme / tentait de fleurir / dans les arbres morts de la gaste forêt». Et le blanc, ici associé à l'invisible, au silence d'avant la vie, d'avant le commencement : «La graine s'envole / le lait se répand / dans la blanche forêt / de l'instant (...) Les terres calcinées / où des paons albinos / errent dans les allées du temps». Mais encore, le blanc, couleur initiatique, celle du rite de passage du visible à l'invisible, du temps profane au temps sacré : «Tous ces morts / dans la cosse blanche du temps / sont si pesants / par les heures bleu nuit / où l'orbe / ouvre son oeil d'insomnie».

Dans ce recueil, il y a déploiement d'une écriture au travail mesuré, accueillant le mot rare et l'invention pure, et au-delà de l'image, telle une force ondulante, on croit entendre le bruit du gong et la musique des moines tibétains. Évelyne Voldeng, poète de **Mes Amérindes** (Éditions Louis-Riel, 1987), propose ici une avancée, à la fois dans un accompagnement et un survol de soi-même, vers cet autre espace de conscience où se forge et se transmue le Temps creuset, celui du germe de vie sous scellé dans **La Cousse blanche du temps...**

Andrée LACELLE

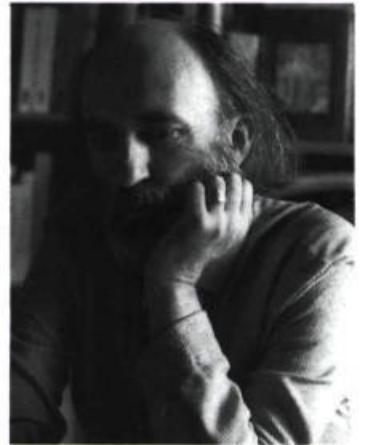
Georges Tissot, **Le jour est seul ici**, Sudbury, Prise de parole, 1993, 48 pages.

Un huis clos à ciel ouvert. **Le jour est seul ici**, c'est le temps de l'ermitage qui dure au-delà de la perte, au-delà de la mort. Son lieu, c'est le monde qui s'arrête quand «les cieus s'égarant» et que «le temps du mot est épuisé». Voici une enfilade de poèmes sans titre et sans séquence apparente avec au centre, la mort autour de laquelle gravitent le rêve, l'amour, la folie, dans un monde désacralisé où règne la *transparence du mal*, pour reprendre un titre de Jean Baudrillard.

Comment dire ? Tout dans ce recueil n'a pas la même patine. En effet, l'emploi apoétique, voulu ou non, de vocables et d'images de faible résonance crée ici et là un effet de décalage décevant qui laisse d'autant perplexe en raison du fond tragique qui domine. Mais passons, puisque par ailleurs, ce texte nous réserve des moments émouvants, certains vastes et graves de ton et de thème. Déjà en liminaire, on peut lire : «temps de pierre éclatée / rêve au sable du Dao» et plus loin, «se capture une force sous les montagnes les feux le temps / les saisons sans savoir jamais les pas / qui s'y retrouvent de perte en perte». Dans ce cheminement, il plane un calme intense, un souffle mythique qui transcende une douleur sans nom liée à la mort : «le navire de l'absence n'est pas loin», et encore, «je laisse le pays pour la mort / sans espérance de ce voyage / le frisson de l'amour n'y peut rien / même si le cri résonne au-delà de l'absence / je laisse la mort pour le pays». Il semble bien que la conscience de soi, de l'autre et du monde s'accroisse à la faveur de la perte, et à la mesure de sa démesure.

Cette poésie donne à lire l'anecdote inachevée de l'âme confinée à l'Ici, quand l'accès à l'absolu passe par la chimie des astres, lorsqu'ils irradiant à la manière d'un jour sombre. Dans un temps figé qui fixe nos manques, l'auteur témoigne de notre présence au monde, dans son isolement sidérant, évoquant ces fragments d'incrédé de «la parole vieille d'une longue histoire / plus loin que le soleil et les galaxies (...) sous l'horizon noir».

Andrée LACELLE



GEORGES TISSOT